

“colonie, coloniaux,” plus de fois que dans toute ma vie.

C'est ça qui rapetisse vite votre orgueil patriotique, votre fierté nationale. Quand je pense à mon étonnement d'abord, à mes rébellions intérieures ensuite ! Car, je n'avais auparavant point encore apprécié le peu de place que tient une colonie dans le concert universel des nations.

Quoi, rien qu'une colonie notre pays, “le plus beau du monde,” si riche, si fertile, si étendu qu'il renfermerait quatorze fois la France et presque une fois l'Europe entière !

Où, rien qu'une colonie, c'est-à-dire un accessoire, un petit détail, qui ne peut prétendre à rien, bon tout au plus à servir de piédestal ou de chair à canon.

Où, rien qu'une colonie et les autorité impériales nous l'ont rappelé à maintes reprises, dans la dispense de leurs privilèges. Le Haut Commissaire canadien d'alors, s'il voulait parler, pourrait raconter les péripéties des nombreuses luttes qu'il a eu à soutenir pour obtenir, je ne dirai pas des faveurs, mais l'affirmation de nos droits.

“Good enough for Colonials,” j'ai entendu cela, et je n'en perdrai pas de sitôt la mémoire.

De considérations à l'étranger, une colonie n'en a guère ; si la France a particulièrement remarqué le Canada, en 1900, celui-ci le doit surtout à son origine première. La France nous a accueillis comme des frères envers lesquels elle avait eu des torts, qu'elle avait à cœur de réparer.

Depuis que j'ai jugé de la place insignifiante que nous tenons vis-à-vis des peuples libres, en dépit de nos mines fabuleuses, de nos forêts immenses et de nos richesses de toutes sortes, les mots colonie et colonial me font abhorrer leur sens partout où je les rencontre.

Que quelque Ordre de Mérite soit fondé en faveur du sexe féminin, le projet est louable, mais à la condition qu'il soit fondé par notre propre gouvernement pour les femmes canadiennes, et non par le gouvernement impérial pour les “Femmes de la Colonie Impériale d'Angleterre”, (Women of England's Colonial Empire) ainsi que nous appelle pompeusement M.

Morgan chaque fois qu'il parle de nous.

Et pourquoi, nous, qui devons donner, les premières, l'exemple de tous les dévouements et de tous les patriotismes, serions empressées d'accepter des dignités et des titres que tant d'hommes d'état canadiens ont refusés et que d'autres n'ont acceptés qu'à leur corps défendant ?

D'ailleurs, c'est un soin que notre gouvernement ne devra remettre à personne de distribuer des récompenses aux plus méritantes d'entre les Canadiennes. Le premier, il sera heureux de reconnaître, d'une façon tangible, la vaillance, l'énergie ou le talent des femmes du beau pays qu'il a le bonheur de conduire à ses grandes destinées.

Au fond, mon Dieu ! est-il besoin d'être médaillée pour avoir accompli son devoir ? et les décorations, à ce compte, ne seraient-elles pas par trop nombreuses ?

Ce qu'il serait plus à propos pour un gouvernement de faire, c'est d'aider la femme qui travaille au bien de son pays, en lui procurant les moyens matériels de consacrer sa vie à cette noble tâche et de dévouer toute son influence au développement intellectuel et moral de ses compatriotes.

Monsieur Morgan, les Canadiennes-françaises vous remercient des distinctions que vous voulez obtenir pour elles du Gouvernement Impérial, mais leurs aspirations s'élèvent plus haut encore :

Plus d'honneur que d'honneurs, voilà surtout l'ambition des femmes Canada, et la seule épitaphe qu'elles souhaitent voir sur leur tombe.

FRANÇOISE.

La mollesse est une langueur de l'âme qui l'engourdit et lui ôte toute vie pour le bien.

BERRYER.

Quand nous voulons fixer la mort, la vie nous éblouit.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Le mal des gens d'esprit, c'est leur indifférence ; celui des gens de cœur, leur inutilité.

MUZETTE.

Celui qui vous a une fois rendu un service sera plus disposé à vous en rendre un autre que celui que vous aurez obligé vous-même.

FRANKLIN.

Curiosités biographiques

On lit dans une des feuilles de l'*Ami des Lois*, journal publié sous la Révolution, cette anecdote comme très authentique.

“Milord Tylney avait fait le voyage de Montbard, maison de campagne de Buffon, uniquement pour voir l'auteur de l'*Histoire naturelle*. Dans son empressement, il ouvre la porte de l'appartement, quoiqu'on l'ait prévenu que M. de Buffon dormait. Au bruit, le naturaliste s'éveille. Milord fait ses excuses. Alors, quelque fâché qu'il fût d'être dérangé, Buffon prend une figure souriante et s'avance vers l'étranger : “Entrez, Monsieur, lui dit-il, je sens qu'il serait dur de refuser à un philosophe la vue d'un grand homme.”

Le célèbre La Condamine était atteint d'une surdité assez forte. Le jour de sa réception à l'Académie, à un souper qu'il donna pour fêter cet événement, il fit l'impromptu suivant :

La Condamine est aujourd'hui
Reçu dans la troupe immortelle.
Il est bien sourd ; tant mieux pour lui !
Mais non muet, tant pis pour elle !

Le même La Condamine arrivé à un âge assez avancé résolut d'épouser une de ses nièces. Il fallait pour ce mariage des dispenses de Rome. Le savant les demanda par lettre particulière au pape Benoît XIV, de qui il était connu. Sa Sainteté répondit : “Je vous accorde la dispense que vous demandez, d'autant plus volontiers que la surdité dont vous êtes incommodé doit contribuer à la paix du ménage.”

Si l'on vous faisait lire le vers suivant qui, paraît-il, a coûté de longues et rudes peines à son auteur,

Qui flamboyant guidait Zéphire sur les eaux,

et qu'on vous demandât ce que vous y trouvez de particulier ou de remarquable, assurément vous seriez embarrassé pour répondre.

Or, apprenez que le titre de ce vers consiste en cela que l'auteur y a renfermé toutes les lettres de l'alphabet français, moins le *j* et le *v* qui, à l'époque où ce tour de force fut accompli, étaient confondus avec l'*i* et l'*u*, et moins aussi le *k*, qui généralement, en français, ne figure que dans des mots de provenance étrangère.